HAL
open science

Les lapsus: des pierres dans le champ linguistique

Berthille Pallaud

To cite this version:

Berthille Pallaud. Les lapsus: des pierres dans le champ linguistique. Colloque Linguistique et psychanalyse, Sep 1998, Cerisy-la-Salle, France. pp.47-66. hal-00265195

HAL Id: hal-00265195

https://hal.science/hal-00265195v1

Submitted on 3 Jun 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

2001 Tr. M. ARRIVE et C. NORMAND (Eds). Linguistique et Psychanalyse, Cerisy, Ed. Tr. Press, p 47-65.

CHAPITRE II

Les lapsus : des pierres dans le champ linguistique[1]

Berthille PALLAUD

BIEN QU'UN LIVRE RÉCENT (Rossi et Peter-Defare, 1998) leur soit consacré dans le cadre de travaux linguistiques, les lapsus soulèvent des problèmes d'identification qui interrogent sur leur appartenance au seul domaine de la linguistique. L'établissement des faits eux-mêmes ne va pas de soi. Les études sur les corpus oraux ont montré combien les énoncés se construisaient au travers de trébuchements, achoppements, reprises, reformulations, interruptions, incises de toutes sortes. Tous ces phénomènes sont-ils des lapsus ? Et si on déclare qu'ils n'en sont pas, sur quels critères s'appuie-t-on pour le faire ? Ces critères sont-ils d'ordre linguistique ou appartiennent-ils à d'autres disciplines comme, par exemple, la psychanalyse. Tels sont les problèmes auxquels on se heurte d'emblée quand on veut rassembler un recueil de lapsus.

Lorsqu'on se réfère aux définitions fournies sur le lapsus, on constate que ce terme est lié dès son origine aux notions d'**erreur** et **d'intention**. Sa définition dans le *Trésor de la Langue Française*[2] est la suivante : « ***faute*** *que l'on commet par* ***inadvertance*** *soit en parlant (****lapsus linguae****), soit en écrivant (****lapsus calami****)* ». Les termes de *lapsus calami* apparaissent les premiers (dès 1630) alors que les emplois de ***lapsus memoriae*** et ***lapsus linguae*** sont attestés beaucoup plus tardivement (deux siècles plus tard). Meringer et Mayer (1895) ont ajouté à cette liste la catégorie des ***lapsus lectionis***, c'est-à-dire des lapsus que l'on commet au cours d'une tâche de lecture.

1. Ce travail doit beaucoup à Marie-France Bonnet qui, psychanalyste, m'a conviée à une réflexion commune pour le colloque de Cerisy sur « Linguistique et Psychanalyse ». Durant plus d'un an, nous avons échangé, lors de séances de travail mensuelles, tout ce que nous pouvions élaborer au fur et à mesure sur le thème des lapsus.
2. *Trésor de la Langue Française*, 1983, Éditions du CNRS, Paris, t. 10, p. 992.

La perte du contrôle du dire serait-elle le facteur qui va permettre de distinguer, parmi les élaborations parcellaires ou reformulées dans l'énoncé oral, les lapsus *stricto sensu* c'est-à-dire d'isoler une sous-catégorie d'erreurs ? Ou bien encore, y a-t-il diverses sortes d'erreurs dont les lapsus, « erreurs commises par inadvertance » ? Ou enfin, n'y aura-t-il de lapsus que pour le psychanalyste qui propose une théorie de la formation des lapsus, comme celle des rêves ou des symptômes ? La question peut être alors de savoir si tout achoppement dans l'élaboration de l'énoncé est à considérer comme un lapsus ou bien s'il y a place pour des ratés « ordinaires » appréhendables sur le seul terrain linguistique ?

La notion d'erreur

Or, il apparaît que la notion de faute ou d'erreur, elle-même, n'est pas aisée à préciser. Dans l'article qu'elle consacre aux lapsus, Irène Fenoglio a souligné cette difficulté d'identification du lapsus sur laquelle j'ai insisté particulièrement (Pallaud, 1999). L'exemple sur lequel elle s'appuie et qu'elle classe dans les hésitations est le suivant :

Euh ***j'assume non, comme on dit, je signe non, j'assume je signe "lu et approuvé" et "lu et approuvé" voilà "lu et approuvé" exactement*** *c'est ça la formule un peu laborieux pour un juriste hein de mettre tellement de temps pour trouver ça.*

Un des commentaires d'Irène Fenoglio sur cet exemple est alors :

S'agit-il d'un lapsus ou d'une recherche de mot "exact" (exactement) ? Ce serait plutôt cela vu la proximité sémantique des deux termes en jeu. Mais cet exemple est justement pertinent pour montrer ***combien il est difficile de circonscrire ce que serait un "lapsus" linguistiquement*** (Fenoglio, 1997, 51)

Dans un grand nombre de cas, l'attribution du terme « erreur » trouve sa justification dans les autocorrections et marques de repentirs, d'excuses ou de surprises diverses formulées par le locuteur. Il est à noter que souvent seules ces remarques explicites de correction signalent les hésitations du locuteur. En l'absence de ces « marques énonciatives », ces énoncés ne seraient pas signalés comme comportant une irrégularité :

Exemples (corpus Pallaud, 94, 42)

– *elle veut* ***se lever*** *elle veut* ***sortir bon en voilà encore un de lapsus***

– *le catéchisme nous a appris que si on a un pouvoir sur les* ***hommes*** *on ne doit pas en abuser oui enfin il s'agit d'un pouvoir sur les* ***animaux*** *+* ***vous voyez que je me trompe***

L'étude contrastive entreprise sur corpus à la volée et corpus enregistré

(Pallaud, 1999) montre que le locuteur qui parle est le plus souvent « conscient » de ses lapsus (ou tout au moins exprime cette reconnaissance), les corrige, s'en amuse ou les regrette. Qu'il s'agisse du recueil à la volée ou du corpus enregistré, les résultats sont massifs. Les lapsus corrigés sont beaucoup plus nombreux que ceux qui ne le sont pas :

– recueil *à la volée* : 72,5 % (87/120)

– corpus enregistré : 83 % (83/100)

Ces témoignages par le locuteur lui-même de ratés entendus dans l'énoncé qu'il vient de formuler ne sont pas les seuls indicateurs d'achoppements. Un certain nombre de ces ratés ne sont perçus que par celui qui est en conversation avec le locuteur ou écoute ces énoncés.

Exemple (corpus Pallaud, 1998, 61) ; les deux locuteurs sont des intellectuels :

L1- c'est tellement beau on dirait du ***Rambo***

L2- du ***Rambo*** *ou du* ***Rimbaud*** *?*

L1- du ***Rimbaud*** *bien sûr (rires)*

Quels sont les critères permettant d'identifier une perturbation dans l'élaboration de l'énoncé ? On verra que les études réalisées permettent de recenser un certain nombre de ces critères.

La notion d'erreur pose également la question de son domaine d'application. Au regard de quoi affirme-t-on qu'il y a erreur ? S'agit-il d'un trébuchement de prononciation, de syntaxe malmenée, de lexique échangé ou approximatif, etc. Quelle est l'extension de la déformation ? Par exemple, Rossi et Peter-Defare (1998) distinguent, quant à eux, quatre types d'extension de lapsus selon que l'erreur porte sur le mot, la syllabe, le phonème ou le trait phonologique. De ce point de vue, il y a donc une très grande diversité dans les lapsus.

Le critère de l'inadvertance[3]

L'inadvertance, elle, suppose que le discours se déroule sous le contrôle d'une intention qui peut être mise en défaut ; par quoi ? comment ? pourquoi ? On a vu que la définition du *Trésor de la Langue Française* ne le précise pas. Sur le plan du discours quelque chose était attendu et/ou était dans l'intention du locuteur, et a été dit autrement. La perte de contrôle du dire est, on l'a vu, le plus souvent perçue par le locuteur lui-même et exprimée de diverses façons

3. Relisant les questions qui m'ont été adressées à la suite de mon exposé au colloque, je m'aperçois qu'une grande partie d'entre elles avait trait à la distinction à faire (?) entre lapsus, erreurs de savoir, hésitations, essais d'explication, etc. Si la question est pertinente du point de vue linguistique, l'est-elle du point de vue psychanalytique ?

(pauses, marques d'hésitation, excuses, rires, etc.). Ces marques énonciatives sont souvent invoquées pour attester l'erreur dans l'énoncé.

Blanche-Benveniste (1990) propose de ne pas mettre à part les manifestations intentionnelles ; elles restent incluses parmi ces phénomènes de bredouillage qui jalonnent les énoncés parlés : *Sur l'axe paradigmatique*[4] *se manifestent divers phénomènes : nous avons évoqué celui du bredouillage et celui de l'énumération. Nous proposons d'en évoquer d'autres. Au risque de choquer des habitudes bien ancrées, nous ne distinguerons pas entre les phénomènes qui paraissent créés par la volonté des locuteurs et ceux qui paraissent leur échapper ; nous traiterons de la même façon des phénomènes apparemment involontaires comme bredouillages, hésitations, maladresses, reprises, et d'autres qui semblent intentionnels comme : répétitions intensives, variations stylistiques et autres. On verra que ce point de vue, s'il néglige la part d'intention du locuteur, sur laquelle nous ne pensons pas pouvoir porter de jugement, a l'avantage de suivre une ligne d'analyse grammaticale unifiée.* (p. 20)

On notera que, dans cette perspective, le terme de lapsus n'est pas mentionné parmi les perturbations apparemment involontaires dans l'énoncé. Ce qui revient à dire que, de ce point de vue linguistique, le lapsus n'est pas une catégorie pertinente. Les ratés dans l'intention du locuteur sont un paramètre dont il est supposé *a priori* qu'il ne génère pas une catégorie spécifique de phénomènes dans l'élaboration de l'énoncé. Il n'y a que des fautes banales dues à l'élaboration de l'énoncé. C'est la position adoptée par la plupart des linguistes. D'ailleurs, le terme de lapsus n'est pas mentionné dans les dictionnaires de linguistique (Dubois et al., 1973 ; Galisson et Coste, 1976)[5]. On peut considérer que *Lapsus* et *erreur de langage* seraient alors deux termes synonymes.

Une autre position est celle qu'adoptent certains linguistes, comme Rossi et Peter-Defare (1998, p. 18), qui prennent soin de mettre en exergue le caractère spécifique du lapsus : ce n'est pas une faute banale dans l'éla-

4. La conception du paradigmatique qui est développée ici est proche de celle à laquelle se réfère Jakobson (1963) et se distingue de celle qu'a énoncée de Saussure (1922) : « *Le rapport syntagmatique est* ***in praesentia*** *; il repose sur deux ou plusieurs termes également présents dans une série effective. Au contraire le rapport associatif unit des termes* ***in absentia*** *dans une série mnémonique virtuelle*» (1985, p 171). C'est pourquoi « *le locuteur, restant sur cette place syntaxique du complément temporel, par hésitation, par mégarde, ou par souci d'expressivité, peu importe, a répété le même élément ; nous dirons qu'il a utilisé l'****axe des paradigmes*** » (Blanche-Benveniste, 1990, p. 19).

5. Plus curieux encore, il est également absent du *Vocabulaire de la Psychanalyse* (Laplanche et Pontalis, 1981). Il n'est bien évidemment pas absent en psychanalyse puisqu'on le trouve longuement évoqué et étudié chez Freud et chez Lacan (1998, le Séminaire IV).

boration de l'énoncé. Leur étude porte exclusivement sur ces lapsus : *Les erreurs qui, à l'évidence, sont le résultat d'une mauvaise articulation ou d'une utilisation erronée d'un mot mal connu n'ont pas été retenues. N'ont pas été retenus non plus les hésitations, les faux départs et les reformulations. Le lapsus linguae doit être considéré comme une déviation de l'intention du locuteur ayant pour résultat une modification non intentionnelle de la forme, c'est-à-dire une altération d'une unité du niveau symbolique et non du niveau de la substance. La production de lapsus est involontaire et le processus en est inconscient.* Dans ce cas, il est donc important, avant de conclure au lapsus, de s'assurer d'abord que l'erreur constatée ne relève ni d'une mauvaise articulation, ni d'un défaut de savoir, ni encore d'hésitations « cognitives ».

Ce caractère spécifique du lapsus est tout particulièrement revendiqué dans certaines études sur les lapsus provoqués artificiellement. Selon Motley (1985, p. 64)[6], *les lapsus provoqués artificiellement sont absolument identiques à ceux qui interviennent naturellement ; de plus cette technique légèrement modifiée permet de tester des hypothèses, notamment celle de Freud, sur la production du langage* [les lapsus seraient révélateurs des anxiétés]. *Il faut pour cela susciter des lapsus à un moment où l'anxiété ou d'autres motivations du sujet ne font aucun doute.* Il est alors précisé que certains lapsus dits freudiens trahissent en effet des mécanismes inconscients tels que l'anxiété mais que d'autres erreurs ne sont que des échanges ou télescopages de phonèmes sans qu'il y ait d'explication plus « profonde » à trouver.

Le corollaire de cette intention prise en défaut chez le locuteur est le fréquent sentiment de honte qu'il exprime lorsqu'il s'aperçoit de son lapsus ou lorsqu'on le lui fait remarquer. C'est une observation commune. Cette honte voire même la difficulté à admettre le lapsus ont déjà été signalées par les linguistes Meringer et Mayer (1895). Freud a confirmé cette observation : *Les signes d'émotion qu'on suscite en prouvant à quelqu'un qu'il a commis un lapsus, et qui sont manifestement très voisins de la honte, ces signes sont significatifs.* (p. 92). Goffman (1981), dont l'approche est plus

6. C'est aux États-Unis et surtout durant la période de 1975 à 1990 que des linguistes (Bernard Baars et Michael Motley à San Francisco, Carl Camden de l'Université de Cleveland) ont étudié des lapsus suscités artificiellement en laboratoire. Les méthodes employées permettent de provoquer artificiellement des lapsus chez des sujets lisant des listes de paires de mots sur un écran. Ces méthodes qui se fondent sur les effets antérieurs du contexte visent à produire des contrepèteries en suscitant des indécisions cognitives. Ces études, selon leurs auteurs, ont pour objectif de combler une lacune que l'étude des lapsus naturels ne permet pas de combler : *déterminer la façon dont les composants linguistiques sont traités dans le cerveau.*

sociolinguistique, revient à plusieurs reprises sur ce sentiment de honte qui accompagne la perception par le locuteur de ses lapsus ; selon lui, ce sentiment est repérable dans les marques d'énonciation qui accompagnent la correction même de l'erreur *(oh flûte encore un lapsus, c'est pas vrai, excusez-moi, pardon, c'est la fatigue, c'est l'émotion, etc.)*. Si la plupart des études linguistiques sur les lapsus ont souvent recours au critère de non intentionnalité pour identifier le lapsus (ce qui évidemment est souvent problématique), elles ne mentionnent cependant pas, chez le locuteur, cette répugnance fréquente à admettre ses anomalies de langage.

L'étude de Fenoglio (1997) a pour principale hypothèse que la recherche des causes du lapsus n'est pas à faire « dans le système phonétique ou phonologique de telle ou telle langue, mais bien dans *l'économie* énonciative qui, elle, bien évidemment se soutient des contraintes et possibilités de tel système linguistique qu'elle met en œuvre » (p. 45). Elle insiste surtout sur le caractère non intentionnel du lapsus, ce qui constitue un critère lui permettant de distinguer le lapsus des cas d'autonymie. Ce qu'elle appelle *événements d'énonciation* parmi lesquels elle range *la construction des malentendus, ce qu'il est convenu d'appeler les lapsus,* les mots d'enfants qui sur bien des points s'y apparentent, mais aussi certaines ruptures marquées (silence ou refus de poursuivre, etc.) relèvent de la « défaillance » de la maîtrise de l'énonciation. *On distinguera de ces "événements" les jeux de mots qui relèvent de la maîtrise de l'énonciation et non pas de sa défaillance* (p. 41). La même remarque apparaît à propos de l'autonymie[7] dont Fenoglio écrit qu'elle *« est du côté de la maîtrise du discours par son énonciateur. Le phénomène de substitution que l'on désigne sous le terme de "lapsus" demeure du côté de la non-maîtrise »* (p. 61). On peut se demander toutefois ce qui permet d'affirmer « la maîtrise du discours par son énonciateur » dans des exemples d'autonymie tels qu'on peut les trouver chez Authier-Revuz (1996) du type :

l'assassin n'y va pas de main morte enfin si j'ose dire

Quant aux jeux de mots, l'étude de Freud sur le mot d'esprit en souligne au contraire le caractère involontaire :

Le mot d'esprit possède un autre caractère encore, qui s'intègre de manière satisfaisante dans la conception, issue du rêve, que nous avons du travail du mot d'esprit. On dit, il est vrai, qu'on "fait" un mot d'esprit, mais on sent qu'à cette occasion on a une conduite différente de celle qu'on a quand on porte un jugement, quand on fait une objection. Le mot d'esprit

7. De nombreux exemples d'autonymie peuvent être trouvés dans le livre de Authier-Revuz J., 1996, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire.*

a, d'une façon tout à fait remarquable, le caractère d'une "idée qui vient" involontaire. (Freud, 1905, 1988, p. 302)

Le mot d'esprit, tout comme le lapsus est une trouvaille qui surprend le locuteur lui-même : Le Witz[8] *est proche de l'Einfall freudien, de l'idée qui vient sans qu'on l'attende ; il échappe à la liaison discursive au bénéfice d'autres liens déconcertants : il met en rapport des choses qui ne sont pas faites pour aller ensemble, il les condense, il les combine.* (préface de Jean-Claude Lavie, p. 33). Comme le souligne le titre même choisi par Freud *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten* (traduit en français par *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*), lapsus et mots d'esprit font irruption dans le discours ; leur formation est en relation avec l'inconscient

1. Quelques indications sur les travaux antérieurs concernant les lapsus[9]

Meringer (philologue) et Mayer (psychiatre) sont considérés comme ayant été les premiers à avoir véritablement étudié les lapsus (1895, 1908, 1923) et constitué à la fin du XIXe siècle un corpus de 8800 lapsus dont la moitié sont des *lapsus linguae* (les autres sont des *lapsus calami* et *lectionis*). Il n'est pas une étude traitant des lapsus ou ratés de langage qui ne fasse référence aux travaux de ces auteurs allemands.

Freud connaissait ces recherches auxquelles il s'est référé longuement puisqu'il emprunte à leur corpus un certain nombre d'exemples pour étayer ses propres théories, dans son livre *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901). Meringer protestera vigoureusement contre l'emprunt « redirigé » que Freud fera de certains de ses exemples. En fait, comme Freud le dit lui-même, cette « collaboration » a reposé sur un malentendu. Si les thèses de Meringer et Mayer lui ont semblé pendant un temps corroborer ses propres observations, le conflit est devenu certain après la parution d'écrits postérieurs de Meringer : *Au travail, déjà mentionné, de Meringer et Mayer j'emprunte encore le passage suivant (p. 98) : "Les lapsus de la parole ne sont pas des phénomènes isolés. Ils correspondent aux erreurs auxquelles sont sujettes les autres activités des hommes et qui sont connues sous la*

8. *Lacan proposait de traduire Witz par un "trait d'esprit" (cf. Écrits, p. 522). Ce choix a le mérite de souligner la trouvaille, la fulgurance de l'éclair (Blitz-Witz, l'assonance n'a pas manqué d'être exploitée), voire l'invention d'un "signifiant" ; il rend sensible ce qui est inscrit dans le titre même de l'ouvrage de Freud, à savoir la relation du Witz, ce* ***lapsus réussi****, à l'inconscient* (préface de Jean-Claude Lavie, Freud, 1905, p. 34).
9. Pour une présentation plus systématique des études déjà faites dans ce domaine se reporter au livre récent de Rossi M. & Peter-Defare E., (1998) mais aussi à ceux de Cutler (1981) et Goffman (1981).

dénomination absurde d'oublis." Je ne suis donc pas le premier à avoir attribué un sens et une intention aux petits troubles fonctionnels de la vie quotidienne (Freud, 1901, p. 173). Mais, dans une note ajoutée à la réédition de 1907, Freud rectifie : *Une publication ultérieure de Meringer m'a montré que j'ai eu tort d'attribuer à l'auteur cette manière de voir.*

Depuis cette période pionnière où les lapsus faisaient l'objet d'études dans les champs linguistique et psychanalytique, les lapsus et plus généralement ce qui a été nommé les erreurs de langage, ont fait l'objet de nombreuses études systématiques en linguistique. En 1981, un numéro spécial de la revue *Linguistics* a été dévolu aux lapsus (*Slips of the tongue and language production*) : on y trouve une synthèse sur les travaux essentiellement anglo-saxons et une réflexion sur les positions théoriques adoptées. La même année, Goffman consacra aux lapsus une grande partie de son étude sur les énoncés radiophoniques aux États-Unis. En langue française, de nouveaux travaux sont réalisés sur les lapsus :

– À l'Institut de Phonétique de l'Université de Provence, une série de recueils et d'études ont abouti à plusieurs publications dont les principales sont celles de Rossi et Peter-Defare (1995, 1998) qui portent sur environs 4 000 exemples d'erreurs de langage. Le travail de Peter-Defare E., 1993, est la première étude systématique et linguistique dans ce domaine en langue française.

– Arnaud (1997) a publié une première analyse sur son propre recueil de lapsus (2 400 exemples) qu'il qualifie de « naturels » (pour les distinguer des lapsus déclenchés en laboratoire, ou suscités artificiellement).

– Fenoglio (1997) s'appuie sur un corpus de 25 lapsus relevés dans des entretiens enregistrés pour aborder l'énonciation en discours oral ; le lapsus apparaît comme une donnée d'articulation entre discours et parole.

– Les travaux de Pillon (1998), à l'aide de lapsus déclenchés artificiellement, montrent l'implication de la morphologie dérivationnelle des mots dans les processus de production de la parole.

2. Mécanismes, causes, origines et formation des lapsus

Selon Cutler (1981), la controverse entre linguistes et psychanalystes concernant la formation des lapsus repose essentiellement sur une confusion entre les causes et les mécanismes. On peut ajouter que cela dépend aussi des terrains dans lesquels se fait cette recherche sur l'explication de phénomènes langagiers comme les lapsus. Si le domaine linguistique est isolé des autres domaines en sciences humaines et biologiques, et qu'on examine les règles de production de l'oral, on pense pouvoir distinguer alors, dans le seul champ linguistique, les mécanismes et les causes dans la

formation des lapsus. Le terme « origine » comme synonyme de « cause » est alors le plus souvent employé à propos des lapsus. La recherche de cette origine est faite dans le contexte du lapsus.

Si l'origine du lapsus se trouve dans l'énoncé qui le précède, Arnaud (1997, p 314) parle de rémanence de mot entendu[10] (exemple 14) :

L1- ses parents étaient des Musiciens du Roi ?

L2- oui, il était d'une musique/d'une famille versaillaise

L'influence du contexte peut aussi se manifester par anticipation comme dans l'exemple suivant :

(58) Dans la (barre), dans la mesure où Monsieur < Barre > Rossi et Peter-Defare, 1997, p. 36

Les lapsus sont alors analysés *comme des manifestations du fonctionnement cognitif du langage, comme un reflet des processus sous-jacents de production du langage et une émergence des structures linguistiques elles-mêmes* (p. 14). La description la plus courante, adoptée par certains linguistes, met en cause l'élaboration de l'énoncé sur les axes syntagmatique et paradigmatique. C'est le cas, par exemple, des études récentes sur le français (Rossi et Peter-Defare, 1998, et Arnaud, 1997) :

Selon le critère contextuel, chaque type de lapsus est : i/soit syntagmatique, si l'origine est présente dans le contexte de l'énoncé..., ii/soit paradigmatique, si l'origine est absente de ce contexte et si l'erreur est provoquée par un phénomène associatif quelconque. (Rossi et Peter-Defare, p. 42)

Deux sortes de lapsus sont ainsi distingués selon que leur origine est attribuée à l'élaboration de la parole sur l'axe syntagmatique ou sur l'axe paradigmatique. Il est à noter que l'identification des lapsus dits « d'origine paradigmatique » n'est pas du même ordre que les autres types de lapsus. En fait, la catégorie « paradigmatique ou non contextuelle » n'est établie que sur des critères « négatifs » : le lapsus est déclaré « paradigmatique » lorsqu'il est impossible de trouver dans le contexte antérieur ou ultérieur l'origine de l'altération :

Exemple n° 55 (Rossi et Peter-Defare, 1998, p. 36) :

*il se trouve qu'on (dépasse), qu'on *dépense* énormément de pognon [247].*

*Le lien sémantique entre "dépasse" et "dépense" va de soi car on dépasse son budget à "dépenser" trop d'argent, quant à la parenté phonologique elle est évidente. (55) est une substitution de mots qu'**aucune origine phonologique dans le contexte** ne peut expliquer ici.*

10. Ce que Rossi et Peter-Defare (1998) nomment « persévération ».

Ce type de lapsus a ainsi un statut de « reste ». Ce raisonnement est quelque peu circulaire puisque les auteurs posent en prémisse que les erreurs pouvant se **décrire** par des déplacements sur l'axe syntagmatique **s'expliquent** par ces perturbations sur l'axe syntagmatique et n'ont rien à voir avec une élaboration sur l'axe paradigmatique. L'insistance est forte sur cette hypothèse d'une origine contextuelle du lapsus. Elle se retrouve même dans les recommandations pour le recueil des données : *Nous n'avons retenu que les lapsus dont nous étions sûrs et pour lesquels nous pouvions obtenir un contexte suffisant où pouvait être identifiée l'origine éventuelle* (Rossi et Peter-Defare, 1998, p. 17).

Alors, pensent certains linguistes, il devient légitime de refuser l'hypothèse freudienne puisqu'*on a clairement montré que les exemples traités par Freud pouvaient être soumis aux mêmes critères objectifs de classification que toutes les autres erreurs de langage* (Rossi et Peter-Defare, 1998, p 14). En fait, ce n'est pas pour autant que les explications avancées par Freud sur leurs causes, peuvent être ignorées ; or, elles l'ont été largement. Il est évident qu'il y a intérêt à distinguer l'interprétation concernant les causes et l'interprétation au niveau des mécanismes. Intérêt pour la rigueur et intérêt pour le style du débat. On peut lire par exemple chez Arnaud (1997, p. 325) la phrase suivante : *Dès lors, rien ne garantit que tel ou tel lapsus catégorisé comme sémantique ou formel pur n'a pas été favorisé contaminationnellement par un degré d'activation du concept précurseur de l'erreur dû à la rémanence d'activations antérieures qui échappent totalement à la conscience de l'énonciateur et à la connaissance du collecteur ;* avec la note supplémentaire que voici : *« Dire ceci n'est pas faire le lit de la psychanalyse, à qui incombe encore la charge de la preuve scientifique de ses modèles. »* En effet, Freud ne s'est pas préoccupé d'analyser ces lapsus du point de vue des mécanismes, ce qu'Arnaud (1997), Rossi et Peter-Defare (1998) font exclusivement, tout en distinguant origine, mécanisme et causes dans la formation des lapsus. La position qu'ils adoptent, ils ne sont pas les seuls à la tenir : *Les interprétations psychanalytiques de Freud (1901) et pathologiques des aphasiologues ont été critiquées dans la mesure où elles conduisent à une interprétation exclusive* (p. 14)[11]. Or l'hypothèse avancée par Freud n'est pas exclusive mais elle se situe dans un autre champ que celui de la linguistique : *« C'est ainsi que dans les troubles*

11. On notera que la référence à Freud, dans ce livre, se trouve dans la bibliographie sous la forme suivante qui se passe de commentaires : « Freud S., Slips of the tongue, in *Psychopathology of everyday life* (ch V), traduit de l'allemand par A.A. Brill, New American Library, Mentor, New York, 1958. Reproduit in *Fromkin, (Éd) 1973,* 1901, 46-81 ».

de la parole, qu'ils soient sérieux ou non, mais qui peuvent être rangés dans la catégorie des "lapsus", je retrouve l'influence, non pas du contact exercé par les sons les uns sur les autres, mais d'idées extérieures à l'intention qui dicte le discours, la découverte de ces idées suffisant à expliquer l'erreur commise (p. 90).

En ce qui concerne les erreurs de langage, les travaux linguistiques montrent qu'ont été mis au rang des causes trois grandes sortes de phénomènes :

a) la fatigue, la hâte, la distraction, l'anxiété[12] *et divers résultats de produits toxiques* (alcool, tabac, etc.) sont des états qui favorisent ou déclenchent plus fréquemment des mécanismes existants grâce auxquels les erreurs de langage se produisent (Cutler, 1981). Freud fait également mention de ces conditions facilitantes pour l'apparition des lapsus mais il considère comme « certaines ces "influences psychiques plus éloignées" [des idées extérieures à l'intention qui dicte le discours], pour me servir de l'expression de Wundt » (p. 90)

b) une pensée perturbatrice consciente mais non dite peut être également à l'origine d'erreurs de langage (Meringer et Mayer, 1895 ; Cutler, 1981 ; Arnaud, 1997). Cette pensée est présente dans la mémoire du locuteur qui parle (une pensée explicite, selon Arnaud, 1997) :

pour une fois, la voiture/la maison est relativement en ordre [453].
L'énonciateur venait de ***penser*** *qu'il avait rangé sa voiture dans son garage.* (17, p. 315)

Ce point de vue a des conséquences méthodologiques importantes puisqu'il devient nécessaire pour une étude approfondie des lapsus d'interroger le locuteur sur *Ce à quoi il pense pendant qu'il parle* (Butterworth, 1981). Cela revient en termes linguistiques à élargir la notion de contexte jusqu'aux énoncés pensés mais non formulés : cet élargissement du contexte va encore plus loin puisque certains linguistes supposent l'influence d'énoncés non conscients (« une pensée inconsciente »).

c) des matériaux « inconscients » : ils sont aussi susceptibles de provoquer des lapsus. Il est évident que Meringer et Mayer (1895), Cutler (1981), Arnaud (1997) emploient le terme d'inconscient dans son sens courant c'est-à-dire de **non-conscient**.

12. Ce sont les études sur les lapsus suscités artificiellement qui ont émis cette hypothèse selon laquelle les lapsus seraient « *des révélateurs des anxiétés* » (Motley, 1985, p. 64).

Certains linguistes envisagent que ces matériaux inconscients qui peuvent venir perturber la production de la parole proviennent soit de « percepts » du milieu environnant (le contexte de production de l'énoncé), soit d'indices linguistiques présents dans l'environnement.

– « percepts » du milieu environnant provoquant une intrusion d'un élément saillant de l'environnement mental :

Un exemple en est fourni par Rossi et Peter-Defare (1998, p. 21) : le lapsus « sommeil » à la place de « soleil ». On y fait référence explicitement au contexte de production du lapsus qui *a pu faciliter la substitution des mots : il était 15 heures, l'heure de la sieste, et il faisait très chaud.*

– des indices linguistiques (graphiques aussi bien que phoniques) présents dans l'environnement et dont le locuteur n'a pas conscience. Par exemple, (Arnaud, 1997) :

(10) (L'énonciateur est assis à l'avant d'une voiture et discute du repas du soir avec le conducteur ; une passagère arrière discute de mode avec sa voisine et le mot jupe apparaît) :
j'vais faire une jupe/une soupe [361]

Arnaud fait alors le commentaire suivant : *Ceci montre qu'une forme linguistique isolée peut entrer dans un processus d'accès lexical sans se signaler à la conscience. On sait qu'un des corollaires de la modularité est le caractère automatique et incoercible des processus de bas niveau* (p. 323)[13]

On ne s'étonnera pas de voir pousser encore plus loin sur le terrain cognitif, la distinction entre une contamination par une source « idéelle » et la contamination par une source verbale :

Si le mot "sucre" apparaît comme erreur dans le discours d'un locuteur qui a un paquet de sucre dans son champ de vision, "sucre" a de fortes chances de figurer graphiquement sur le paquet, et il est impossible de savoir si la contamination a une source idéelle (le concept SUCRE*) ou verbale (la forme "sucre"). Dans ce dernier cas, la contamination, si elle est verbale, ne serait pas par rémanence comme dans les exemples précédents, mais immédiate* (p. 311)

Freud, dans son chapitre sur les lapsus, soutient explicitement le point de vue de Meringer et Mayer et cette idée d'un inconscient synonyme de « non conscient » : *Par sa théorie des images verbales « nomades », qui sont situées au-dessous du seuil de la conscience et qui ne sont pas destinées à être formulées en paroles, et par son insistance sur la nécessité de rechercher tout ce à quoi le sujet pense pendant qu'il parle, la conception*

13. Arnaud fait référence ici à la théorie modulaire de la production de la parole chez Levelt, 1989.

de Meringer et Mayer, se rapproche singulièrement, il est facile de s'en rendre compte, de notre conception psychanalytique. Nous recherchons nous aussi, des matériaux inconscients, et de la même manière, à cette seule différence près que nous prenons un détour plus long, puisque nous n'arrivons à la découverte de l'élément perturbateur qu'à travers une chaîne d'associations complexe, en partant des idées qui viennent à l'esprit du sujet lorsque nous l'interrogeons » (Freud, 1901, p. 66). On sait que les découvertes de Freud l'ont conduit à donner par ailleurs une définition de l'inconscient à la fois plus précise et hors du champ de la linguistique. Elle sera reprise par Lacan dans une formule saisissante : « *La non pensée peut être la cause de la pensée : c'est ce à quoi nous sommes confrontés avec la notion d'inconscient* » (Lacan, 1968-1969, *D'un Autre à l'autre*, p. 9).

d) Les phénomènes de contagion :

Une fois qu'une erreur a été faite, d'autres erreurs sont faites par les locuteurs qui participent à l'interaction. Cutler souligne ce fait qui avait intrigué Freud à propos de l'oubli de nom (et pour lequel il a déclaré ne pas avoir d'explication : *Je veux encore attirer l'attention sur le fait que l'oubli de nom est contagieux au plus haut degré... Cet oubli « collectif » qui est un des phénomènes par lesquels se manifeste la psychologie des foules n'a pas encore fait l'objet de recherches psychanalytiques.* 1901, p. 48). Goffman (1981, p. 204) ajoute à ce type de contagion qu'on pourrait dire « inter-individuelle » (ou « collective » selon la dénomination freudienne), une contagion « intra-individuelle » c'est-à-dire que, pour un même locuteur, se produiront des séries d'erreurs en chaîne.

3. Les critères d'identification des lapsus[14]

Les critères qui permettent d'identifier une perturbation dans l'élaboration de l'énoncé peuvent être classés en plusieurs catégories : les autocorrections, certaines marques énonciatives, le contexte.

a) Les autocorrections

Lorsqu'il parle, le locuteur produit des autocorrections ; nous avons vu que deux tiers des erreurs de langage sont identifiés à l'aide de ces corrections que le locuteur fait lui-même sur son propre énoncé.

14. Pour un développement plus exhaustif de cet aspect se reporter à Pallaud (1999).

Exemples (corpus Pallaud 1998, 97, 105)

– *le* ***père*** *disait je veux partir en mer et le père essayait +* ***je veux dire*** *le* ***fils*** *disait je veux partir en mer et le père essayait de l'en dissuader*

– *les enseignants étaient tous des* ***démagogues*** *+* ***le lapsus est gênant*** *+ ils étaient des* ***démocrates***

Parfois, les locuteurs ne corrigent pas leur erreur en substituant simplement la séquence prévue mais ils incluent leur lapsus à l'instar d'une énumération :

– *Giono disait les* ***misères euh*** *les* ***mystères*** *ne gagnent pas* ***oui on peut dire aussi*** *les misères ne gagnent pas à être montrées (corpus Pallaud, 1998, 19)*

Il reste que certains phénomènes voisins s'en distinguent difficilement voire peuvent être confondus avec des lapsus.

Exemples (corpus Pallaud, 1998, 18, 61) :

– *il y a deux cliniques privées avec lesquelles nous entretenons les meilleurs* ***rapports*** *les meilleures* ***relations***

– *le but de cette réunion était de montrer que la justice a un rôle à jouer dans le* ***déclin*** *dans le* ***traitement*** *de la délinquance*

b) les marques énonciatives

Leur présence permet d'identifier les phénomènes d'autocorrection mais certaines de ces marques sont elles-mêmes équivoques. Par exemple, les « *euh* » qui envahissent nos conversations orales ne permettent pas toujours, comme le souligne Fenoglio, (1997) de distinguer entre une hésitation, une recherche de mot lors d'une énumération ou une autocorrection.

c) Le contexte

Le recours au contexte pour établir une erreur dans l'énoncé est très fréquent. Pour certains linguistes, on l'a vu, il est même impératif de recueillir un contexte suffisant pour le lapsus car c'est là que réside aussi, selon eux, son explication. Le lapsus met en défaut la cohérence textuelle. Le caractère surprenant au plan sémantique du lapsus est même ce qui le définit au premier chef. Parfois, la « surprise » va jusqu'au point que le transcripteur ou le locuteur qui écoute est incapable de proposer une signification. Le transcripteur n'a d'autre recours qu'une transcription phonétique[15] :

15. À l'instar de ce qui se passe beaucoup plus fréquemment il est vrai dans le cas d'énoncés « troublés » produits par des aphasiques.

Exemples, corpus Pallaud 1998

ma mère a dit surtout cache ce livre que Poupette ne le lise pas eh bien ce livre je l'ai ***[li]*** *caché dans le lit* (51)

Uderzo veut récupérer les droits Uderzo et ***[gosino]*** *euh* ***Goscinny*** *(rires) chez Dargaud* (77)

Il est vrai que le plus souvent, ces perturbations dans l'énoncé peuvent être traduites par des mots-valises :

les valises en carton sont les ***vazil*** *de l'exil [rires] les valises de l'émigration* (124)

le meilleur ***merrier*** *guerrier (le* ***meilleur guerrier****)* (Defage, 1993, n° 70)

ja das ***draut (dauert, traurig)*** *dauert vielleicht noch einen Monat* (Freud, 1901, p. 66)

La transcription de ces lapsus sous formes de mots-valises exige qu'une interprétation soit posée. Le terme surprenant n'est interprété (et donc traduit orthographiquement) qu'après un recours à un contexte élargi : le transcripteur, lorsqu'il le peut, trouve son « inspiration » dans l'environnement (le cadre conversationnel), les pensées non-dites obtenues du locuteur et, disons-le, ses propres associations, son imaginaire à lui. Il n'est pas étonnant que ces passages-là, plus que d'autres encore, soient le lieu de multi-transcriptions.[16]

On remarquera que si Freud souligne qu'il recherche lui aussi des matériaux inconscients par un détour plus long *(à travers une chaîne d'association complexe)*, il s'agit des idées qui viennent à l'esprit du sujet (Freud, 1901, p 66). On pourrait dire que Freud se hasarde à transcrire, non à l'aide de ses propres hypothèses ou idées, mais au seul appui des libres associations du patient. Par exemple, Freud rapporte la substitution suivante faite par un patient :

Ja das ***draut... dauert*** *vielleicht noch einen Monat. Le mot "draut" avec un r me paraît inexplicable, la lettre* ***r*** *du mot correct "dauert" n'ayant pas pu produire un effet pareil. J'attire sur ce fait l'attention de R. v. S. qui m'explique aussitôt qu'en parlant il pensait : "das ist eine* traurig *Geschichte". Il avait donc pensé à deux réponses qui se sont fondues en une seule par l'intermédiaire de deux mots* (draut *provenant de la fusion de* dauert *et de* traurig) (p. 66)

Ce défilement des paroles du patient permet de prévoir que cette transcription est constamment remise sur le chantier (au sens fort de reconstruction) au fur et à mesure qu'il continue d'associer. Mais ce « nomadisme » ne va pas dans tous les sens et n'est pas infini car c'est un Sujet qui dicte la transcription au psychanalyste. Le linguiste s'appuie pour construire la transcription sur les matériaux fournis par le contexte et son propre imaginaire, ses savoirs, son évaluation de l'adéquation référentielle du locuteur (il parle d'olives alors qu'il s'agit de sardines) et, bien sûr, sur lui en tant que sujet.

16. /matelots, mateleau/ à eau, /passage, pas sages, passe-âge/, etc. (corpus Pallaud, 1998, 129, 126).

4. Lapsus et « mal-entendus » : à qui appartient le lapsus ?

Cutler (1981) fait remarquer que les « mal-entendus » *(slips of the ear)* ne sont pas rares dans la vie quotidienne mais moins attestés que les lapsus. Ils posent en effet des problèmes de recueil puisque « lapsus de l'écoute » ils ne peuvent être attestés que si celui qui écoute en parle. Les études de Garnes et Bond (1975 et 1980 ; cités par Cutler, 1981) se fondent sur plusieurs centaines de ces énoncés. Il est évident que toute activité d'écoute quel que soit son but ou son cadre (entretien, transcription, etc.) est sujette au « mal-entendu ». Quand il s'agit d'identifier les erreurs de langage dans l'énoncé de quelqu'un d'autre, surtout si ce recueil est à la volée, on peut interroger la validité et la fiabilité de ces identifications. Cutler en concluait qu'une grande prudence s'imposait concernant les statistiques avancées.

Quelques récits cliniques, comme celui de Bergès (1991) qui va être relaté, montrent la construction « collective » du sens d'un énoncé où « mal-entendu » et lapsus sont au service d'un mi-dire de l'équivocité.

Bergès (1991, p. 34) décrit un échange qu'il eut avec une patiente venue le trouver dans une angoisse très grave : *Elle m'explique que cela a commencé alors qu'elle se reposait dans sa maison et pour préciser le début de la chose, elle emploie une phrase au présent : "****J'entends des pas*** *dans le jardin". C'est à ce moment que je souligne la proposition en la répétant dans une équivocité complète en français : "****j'entendais pas*** *dans le jardin" qui devient ainsi une forme verbale au passé. Et c'est dans la scansion des mots et non dans leur phonétique que j'interviens. Dès lors, la crise s'apaise, les voix cessent.*

On pourrait dire que cet exemple n'est au fond que le récit d'un lapsus entendu par le psychanalyste. Il s'en faut de peu puisque « l'erreur » ne porte que sur une scansion différente (peut-être aussi sur un E prononcé plus ou moins ouvert). Peu importe que l'homonymie ne soit de ce fait que partielle, elle ouvre la voie au lapsus puisqu'elle révèle « qu'il s'agit du sujet qui parle et qui ne sait pas ce qu'il dit, puisque s'il savait ce qu'il dit, l'analyste n'aurait pas à l'entendre » (p. 33). Il n'est donc plus question de l'intention du locuteur qui aurait été mise en défaut, mais de ce qu'il dit sans qu'il le sache, en faisant ou non des lapsus. On pourrait même dire que si le psychanalyste commet un malentendu, c'est que l'analysante, elle, a bien fait un lapsus qu'elle n'a pas entendu. S'il en était autrement, la repri-

se de l'énoncé par le psychanalyste n'aurait pas eu cet écho. Où se situe ce lapsus ? À quel registre appartient-il ? La caractérisation de cette « erreur » n'appartient pas au champ linguistique ni à celui de la communication. Dans le domaine de la psychanalyse, cette erreur rappelle que le sujet est divisé : *là où je pense je ne suis pas, là où je suis je ne pense pas.* (formule lacanienne bien connue).

Le ressort du lapsus serait cette équivocité qui, à l'instar de la polysémie et de l'homonymie, signale au lieu où elle se produit un autre contexte à ce qui se dit. À l'appui de son expérience de psychanalyste auprès des clientes d'une consultation hospitalière d'obstétrique, Weil (1987, p. 146) déclare, que l'ambiguïté de certains propos « ne peut dévoiler une part de son sens qu'à être réinsérée dans le contexte plus large du discours propre au sujet... Parole de mi-dire concernant le désir inconscient, l'énoncé d'un fantasme témoigne de ce que la fonction de la paraphrase peut être non pas la levée de l'ambiguïté linguistique, mais son maintien comme condition de la parole. »

Dans l'exemple suivant, le lien entre lapsus et équivocité apparaît très nettement : le locuteur percevant la polysémie de ce qu'il est en train de dire, précise ce qu'il veut dire en reniant une première signification tout à fait à la manière d'un lapsus corrigé :

(corpus Pallaud, 1997, 137) (le locuteur évoque le peintre Soutine qui avait souvent faim car il avait du mal à vivre de sa peinture ; il recherchait dans les abattoirs des carcasses d'animaux pour les peindre.)

il me paraît absolument normal qu'il les ***croque*** *et pas qu'il les* ***mange****.*

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARNAUD P.J.L., 1997, Les ratés de la dénomination. Typologies dans les lapsus. In : Boysson et Thoinon (Éd.), *La dénomination,* PUL, Lyon, 307 p.

AUTHIER-REVUZ J., 1996, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non coïncidences du dire*, Paris.

BERGÈS J., 1991, Face aux limites de la psychanalyse. In : *L'analyse et l'analyste. 1er colloque interassociatif de psychanalyse.* Éd. Solin, Parsi, Arles, p. 31-35.

BLANCHE-BENVENISTE C., BILGER M., ROUGET C. & VAN DEN EYNDE K., 1990. *Le français parlé. Études grammaticales,* Paris, Édition du C.N.R.S.

BLANCHE-BENVENISTE C., 1997, Transcription et technologie, *Recherches Sur le Français Parlé, 14,* 87-100.

BLANCHE-BENVENISTE C., 1997, Ponctuation et langue parlée. In : *La ponctuation, Le Discours psychanalytique, 18,* p 73-109).

BUTTERWORTH B., 1980, (Ed.) *Language production*, Academic Press, London.

BUTTERWORTH B., 1981, Speech errors : old data in search of new theories. In : Cutler, A., 1982, (Ed.) *Slips of the tongue and language production*, Moton publishers, Amsterdam.

DUBOIS J., GIACOMO M., GUESPIN L., MARCELLESI C. & J.B. MEVEL P., 1973, *Dictionnaire de linguistique*, Paris.

FENOGLIO I., 1997, La notion d'événement d'énonciation : le « lapsus » comme une donnée d'articulation entre discours et parole, *Langage et société, 80,* 39-71.

FREUD S., 1901, *Psychopathologie de la vie quotidienne.* Paris, Petite bibliothèque Payot (1967).

FREUD S., 1905, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient,* Gallimard, Paris, 1988.

GALISSON R. & COSTE D., 1976, *Dictionnaire de didactique des langues,* Paris, Hachette.

GOFFMAN E., 1981, *Forms of talk*, Basil, Balckwell, Oxford.

JAKOBSON R., 1963. *Essais de linguistique générale vol I,* Éd. de Minuit Paris.

LACAN J., 1966, *Écrits,* Paris, Seuil

LACAN J., Séminaire XVI, 1968-1969, *D'un Autre à l'autre*, Polycopié

LACAN J., 1998, *Les formations de l'inconscient, Livre V (1957-1958),* Seuil, Paris.

LAPLANCHE J. ET PONTALIS J.B., 1967, *Vocabulaire de la Psychanalyse,* PUF, Paris.

MERINGER R. UND MAYER K., 1895, *Versprechen und Verlesen : eine Psychologisch-linguistische Studie,* Stuttgart, Göschen.

MERINGER R., 1908, *Aus dem Leben der Sprache : Versprechen ; Kindersprache, Nachahmungstrieb.* Berlin, Behr's Verlag. Ling, sémantique, lapsus.

MERINGER R., 1923, Die täglichen Fehler im Sprechen, Lesen und Handeln, *Wörter und Sachen, 8,* p. 122-140.

MOTLEY M., 1985, Les lapsus, *Pour la Science, nov,* p. 62-65.

PALLAUD B., 1999, Lapsus et phénomènes voisins dans la langue parlée : problèmes d'identification, *Recherches en Syntaxe du Français Parlé, 15.*

PETER-DEFARE E., 1993, *Aspects phonologiques, syntaxiques et phonologiques de l'empan des erreurs de langage,* DEA de Phonétique, Université de Provence, Institut de Phonétique, Aix, 1993, 166 p.

PILLON A., 1998, Morpheme units in speech production evidence from laboratory-induced verbal slips, *Language and cognitive processes, 13, 4,* 465-498.

ROSSI M. & PETER-DEFARE E., 1995, Lapsus linguae : word errors or phonological errors ? *International Journal of Psycholinguistics, 11, 1[30],* p. 5-38.

ROSSI M. & PETER-DEFARE E., 1998, *Les lapsus ou comment notre fourche a langué,* Paris, Ed. PUF.

DE SAUSSURE F., 1972, *Cours de linguistique générale,* Paris, Payot, (1922)

SELESKOVITCH D. & LEDERER M., 1984, *Interpréter pour traduire.* Didier Érudition, Paris.

WEIL D., 1997, Paraphrase et mi-dire dans la parole de femmes enceintes. In : Fuchs C., (Éd), *L'ambiguïté et la paraphrase. Opérations linguistiques, processus cognitifs, traitements automatisés,* Centre de publications de l'Université de Caen.